

## De l'Histoire à l'histoire par Daniel CORDIER

Recension de Bruno Charmet, directeur de l'AJCF

Éd. Gallimard, Collection Témoins, 2013, 152 p., 15 €

Voici le dernier témoignage du secrétaire de Jean Moulin avec, cette fois-ci, un livre aux dimensions beaucoup plus abordables et qui, avec l'aide d'un jeune historien, Paulin Isnard, revisite particulièrement les années 1942-1943, vécues quotidiennement avec son chef.

On se souvient en effet de ses trois sommes imposantes parues à la fin des années 1980 et début 1990, regroupées sous le titre *Jean Moulin. L'inconnu du Panthéon*<sup>1</sup>. Ces milliers de pages s'arrêtaient bien avant le drame de Caluire, le 21 juin 1943, comme s'il ne lui était pas possible d'aller jusque là, tellement cette tragédie constituait une véritable césure pour lui-même dans sa vie de résistant : « *Après le 21 juin 1943, j'ai vécu la fin de la guerre en somnambule. [...] Pour moi, la Résistance était finie, une existence s'achevait* » (pp. 135-136).

Poussé par ses amis historiens, il écrira encore en 1999, *Jean Moulin. La République des catacombes*<sup>2</sup>, qui couvrira, cette fois-ci, l'ensemble de la vie de Jean Moulin, les suites de sa disparition, allant jusqu'à la fin de la guerre et même jusqu'aux deux procès de René Hardy après la Libération... Il y aura encore *Alias Caracalla*<sup>3</sup>, en 2009, travail prodigieux puisqu'il nous restitue, quasiment au jour le jour, ses années à Londres, puis auprès de Jean Moulin en France, du 17 juin 1940 au 23 juin 1943, surlendemain de l'arrestation de Caluire...

Ici, le récit est beaucoup plus resserré et synthétique et permet plus facilement d'appréhender les raisons décisives de son engagement auprès de Jean Moulin, mais aussi de mesurer la rupture d'avec son milieu d'origine, maurassien et antirépublicain, rupture que le lecteur saisit d'autant plus vivement que Daniel Cordier frappe avant tout par sa modestie et sa franchise.

### *Un aveu d'antisémitisme*

A cet égard, un chapitre est particulièrement éloquent. Intitulé tout simplement « *Mon antisémitisme* », il aborde sans détours son éducation, et surtout la persistance de son antisémitisme même après son engagement auprès de Jean Moulin ! C'est ainsi que le 23 août 1942 (l'été des grandes rafles), lors d'un dîner en compagnie de son chef et de Georges Bidault qui cherchaient tous deux une solution pour sauver les Juifs, lui ne comprend pas leur intérêt pour cette cause et trouve qu'ils accordent trop d'importance à ce qui n'est qu'un « *fait divers* » : « *Pour moi, résister c'était faire sauter des trains, tuer des boches, pas sauver des Juifs...* » (p. 129).

### *Jean Moulin prend conscience de la gravité des rafles de l'été 1942*

A lire attentivement le 'journal' de D. Cordier, *Alias Caracalla*, ce dîner est situé à une date légèrement postérieure que dans son dernier livre, le 2 septembre 1942. Ces notes restituent de façon pathétique le contenu des conversations entre Bidault et Moulin. Il semblerait que ce dernier n'ait vraiment pris la mesure de l'ampleur des rafles qu'à partir de cette date et après l'insistance de Bidault à le rencontrer : « *C'est très grave* » (p. 419). Moulin « *écoute attentivement* » (p. 421) et est

---

1 D. Cordier, *I. Une ambition pour la République (Juin 1899-Juin 1936)*, éd. J.-Cl. Lattès, 1989 ; *II. Le choix d'un destin (Juin 1936-Novembre 1940)*, éd. J.-Cl. Lattès, 1989 ; *III. De Gaulle, capitale de la Résistance (Novembre 1940-Décembre 1941)*, éd. J.-Cl. Lattès, 1993.

2 Éd. Gallimard.

3 Éd. Gallimard.

particulièrement impressionné par les lettres pastorales des évêques (NN.SS. Saliège, Théas), ainsi que par l'action du Père Chaillet, sj, du Cardinal Gerlier...

Moulin : « *Par leur courage, ils rachètent la conduite des autres* ». « *Vous voyez, dit Bidault, il ne faut jamais désespérer, même de l'Église* » (p. 420). Moulin demande à son secrétaire de faire parvenir à Londres ces déclarations épiscopales : « *Vous joindrez les lettres pastorales au prochain courrier. Il faut tout faire pour répandre la vérité sur ces crimes. Il faudrait une lame de fond pour réveiller l'opinion et arracher ces malheureux à leur sort. Hélas, que pouvons-nous ? C'est dans une telle occasion que la Résistance révèle son impuissance.* » D. Cordier commente : « *Il reprend les termes mêmes de Bidault, et je sens dans sa voix une profonde indignation* », et en note il ajoute : « *Que pouvaient les mouvements pour arrêter la tragédie ? Ignorant les moyens dont ils disposaient, je n'avais aucune idée à l'époque des représailles possibles contre Vichy ou les Allemands. En tout cas, il n'en fut plus question. Ce soir-là, cependant, j'étais étonné que Moulin ne fût pas au courant des événements que Bidault lui révélait.* », in *Alias Caracalla*, pp. 422-423.

Il est intéressant, à ce sujet, de 'croiser' une fois encore les sources apportées par Daniel Cordier avec un autre de ses ouvrages. On s'aperçoit alors que dans son livre d'ensemble sur *Jean Moulin*, ce dernier, à la même époque, envoie un rapport à Londres, le 13 septembre 1942, écho certainement de ses graves préoccupations après sa rencontre avec Bidault<sup>4</sup>.

#### *Un événement décisif pour Daniel Cordier dans sa prise de conscience de la persécution des Juifs*

Pour D. Cordier, c'est une prise de conscience à la fois progressive et marquée par un événement décisif qui va dessiller ses yeux : d'abord le contact avec ses camarades à Londres, puis en France occupée, lui fait prendre de la distance avec son milieu familial, mais surtout c'est la vision, tardive, le 25 mars 1943, à Paris, d' « *un homme d'une soixantaine d'années accompagné d'un enfant : tous les deux portaient l'étoile jaune. C'était la première fois que j'en voyais. Je ressens encore l'insupportable choc de cette scène. Tout ce que j'avais lu sur ce sujet ne m'avait rien appris avant l'apparition de ces deux êtres innocents marqués comme du bétail... J'aurais voulu les embrasser, les protéger. Je me souviens de mon trouble pendant le déjeuner solitaire qui suivit : comment avais-je pu adhérer à des idées dont l'infamie m'éclaboussait ? Brusquement, je fus envahi par la honte. De ce jour, mon passé idéologique s'est désintégré.* » (pp. 130-131).

#### *Hommage à tous les anonymes de la Résistance*

Bien d'autres moments de sa vie clandestine mériteraient d'être commentés, notamment ses rencontres, non pas tant avec les ténors de la résistance qu'avec ceux qu'il nomme « *les enfants de la France Libre* » (Cf. pp. 104 et suiv.). D. Cordier a longuement rendu hommage, dans *Alias Caracalla*, à « *tous ces jeunes garçons quittant leur collège ou leur lycée pour s'engager à Londres avec de Gaulle, et dont les noms sont aujourd'hui oubliés* » (p. 105). Il y revient ici pour évoquer ces « *soldats civils de la France libre, restés des inconnus : agents de liaison, radios, saboteurs, secrétaires, qui ont servi dangereusement et souvent donné leur vie pour la France* » (p. 105). Il faut lire les portraits émouvants de *Germain\** et de *Mado\** qui composent la « *véritable 'armée des ombres' qui hante les abords de la grande Histoire sans jamais y céder* » (cf. pp. 107-109).

---

4 D. Cordier, *Jean Moulin. La République des catacombes*, p. 196. Dans ce rapport, J. Moulin insiste particulièrement sur « *les mesures odieuses prises à l'égard des enfants israéliites...* », note combien « *les organisations catholiques et protestantes se sont employées à la protection des enfants israéliites* », et cite exactement les mêmes noms des personnalités catholiques évoquées quelques jours auparavant avec G. Bidault.

L'ensemble de ce livre fourmille d'évocations de ces résistants anonymes qui souvent, après la Libération, sont rentrés dans le rang sans jamais revendiquer quoi que ce soit. D. Cordier a l'art de ressusciter toutes ces vies qui, sans lui, n'auraient jamais eu un quelconque écho.

La conclusion de ce nouvel ouvrage exprime magnifiquement la passion, pour ne pas dire la ferveur qu'il mit à servir la résistance, et en premier lieu, son maître, Jean Moulin : « *Je demeure persuadé d'une chose : mon engagement dans la France Libre et, quarante ans plus tard, les trente années que j'ai consacrées à l'écriture de cette histoire sont les deux périodes de mon passé que je recommencerais à l'identique si j'en avais la possibilité* » (p. 150).

**Bruno Charmet**, août 2013